

# LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 1 SEPTEMBRE 1830.

NO. 54

## ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

LETTRES ÉCRITES DE FRANCE,  
AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

No. LII.

PARIS, ce 8 juillet 1830.

MONSIEUR,

Selon toutes les relations qui nous sont transmises officiellement, tout réussit au gré de l'armée d'Alger; nos succès, à les en croire, sont déjà grands; et dans peu de jours, nous entrerons en vainqueurs dans la ville du chef des barbaresques. Mais les choses ne vont pas si bien, s'il faut ajouter foi à des lettres particulières, et à des bruits qui circulent. On dit que plus nous avançons dans les terres, plus les difficultés se multiplient: les Arabes qui semblent renaître sous nos pas, harcèlent continuellement nos troupes, égorgent, mutilant tout ce qu'ils rencontrent. Les chaleurs qui sont devenues excessives, fatiguent cruellement l'armée et font naître des maladies. On ajoute que nos pertes sont beaucoup plus grandes qu'on ne les représente dans les bulletins, que le commandant en chef a demandé des renforts, et que déjà dix mille hommes ont été embarqués à Toulon pour rejoindre l'expédition. A Dieu ne plaise, au reste, Monsieur, que personne de nous puisse être soupçonné de trouver dans ces inquiétudes générales un sujet de joie! Nous avons blâmé l'expédition dans son principe; mais maintenant qu'elle est entreprise, nos vœux en appellent la réussite. Nous sommes trop bons Français pour ne pas gémir en apprenant que le sang de nos compatriotes a coulé, et pour ne pas souhaiter que la campagne, tout impolitique qu'elle est, soit glorieuse pour la patrie.

Tandis que nos frères se battent à Alger, nous nous battons dans les collèges électoraux. Le succès des élections d'arrondissement a été immense; je vous en ai donné une idée dans ma dernière lettre. Celui des élections de département ne sera pas aussi brillant, sans être moins réel. Nous l'avions prévu: les collèges de département sont le rendez-vous de l'aristocratie: c'est là qu'armés du double vote, les hobereaux de village ont la haute main. Dans un grand nombre de localités, la noblesse seule et surtout la noblesse encroutée, ignorante et sotte, qui ne comprend rien au nouvel ordre de choses, compose la totalité des électeurs. Nous ne comptons guère dans les élections du 3 juillet que sur le cinquième des nominations; et nous en aurons presque le tiers: c'est là un vrai succès.

Quoiqu'il en soit, nous avons essayé quelques pertes, et des choix honteux ont été faits. Il est incroyable que M. Dudon, le cosaque du Don, comme on l'appelle, le proxénète effronté de tout ce qui blesse la morale et la liberté, l'homme enfin le plus taré de l'époque, ait été nommé par deux collèges; celui de Nantes et celui de Bourg. Quels sont les électeurs insensés qui ont osé se déshonorer par un pareil choix? On donne une explication du succès de M. Dudon à Nantes: elle est ignominieuse: elle est pire que l'élection même. Oserai-je vous la transmettre? On dit que les principaux négociants de Nantes sont encore intéressés dans la traite des nègres, commerce que la plupart font toujours malgré l'humanité et les lois; M. Dudon est le partisan déclaré de cet affreux trafic; il l'a défendu dans le conseil-d'état; il a osé s'en faire l'apologiste devant la chambre. Voilà son titre à la faveur des Nantais. Qu'ensuite M. Dudon ait promis de décider le gouvernement à fermer les yeux sur la violation d'une loi sacrée, et en conséquence de garantir les négriers de Nantes de toute poursuite, quoiqu'on l'assure publiquement, c'est ce que je n'ose affirmer; tant un semblable pacte me semblerait infâme! Et cependant tel est le cri public.

Berryer fils a été réélu au Puy; Duplessis-Grénédan à Rennes, La Boulaye, Mirandol, de Conny, et tous les coryphées du côté droit dans leurs départements respectifs. Mais si tout cela accuse l'institution monstrueuse du double vote, la majorité n'en est pas moins certaine pour le parti consti-

tionnel. Dans cet état des choses, on se demande ce que va faire le ministère: il ne le sait pas lui-même, mais la force de la situation semble nécessiter sa retraite. On avait dit ces jours passés que M. de Mortemart était chargé de composer une administration dite de coalition, c'est-à-dire, prise dans toutes les nuances des centres de la chambre; mais ce bruit ne s'est pas confirmé. Aujourd'hui on soutient que le Roi ne cédera pas. Des pamphlets semés à profusion dans les départements annoncent que Charles X, eût-il eu originairement tort, ne peut plus reculer sans se déshonorer. Mais alors que faire d'une chambre qui ne voudra pas marcher avec le ministère actuel? Quelques personnes se disent bas à l'oreille que plusieurs conseils secrets ont été tenus, que là les questions les plus décisives ont été mises sur le tapis; qu'on a parlé du danger que court le trône, si le Roi persiste à lutter contre la chambre; du déshonneur qui s'attachera à la royauté, si elle cède aux prétentions des libéraux. Dans un moment d'expansion naïve Charles X aurait parlé d'abdiquer, de se retirer à Rome, et de s'y vouer uniquement aux soins de son salut. Cette fantaisie dévote aurait été repoussée fort loin; et alors on se serait résolu, au cas d'un danger pressant, de se retirer à Blois, d'où la cour pourrait soulever une Vendée nouvelle, et à la tête de ses partisans, rétablir son trône, comme il était avant la révolution. Voilà les divers bruits que l'on a répandus: vrais ou faux, ils témoignent assez de la difficulté de la situation. Quoiqu'il arrive, il faut qu'elle change d'ici à un mois: la machine ne peut plus marcher ainsi: il faut qu'on la réorganise dans un sens ou dans un autre.

C'est le 12 et le 19 de ce mois que les dix-neuf départements ajournés se réuniront pour compléter la chambre élective. Les nominations de ces départements seront à très peu d'exceptions près, complètement libérales. Paris surtout est d'une opinion désespérante pour nos adversaires. Les sept collèges de l'intérieur nommeront sans difficulté leurs anciens députés, tous appartenant aux 221. Quant au huitième collège formé des électeurs de la Banlieue, il devait nommer le baron Louis, son ancien député; mais il a été élu à Château-Salins, département de la Meurthe; et il a fallu procéder à un nouveau choix. Cette opération ne s'est pas faite sans difficulté, en raison du nombre des prétendants et du choc des amours-propres. Trois candidats également honorables, MM. de Châteaugiron, Fulchiron, et Jullien, maire d'Épinay, s'étaient mis les premiers sur les rangs, et devaient être ballottés, quand M. Villemain est venu inopinément se jeter à la traverse quoiqu'il soit porté dans trois autres collèges. Cette candidature nouvelle ayant tout brouillé, les trois concurrents primitifs ont noblement résigné leur candidature en faveur de l'un des 221 qui n'ont pas été réélus. M. Villemain sollicité de suivre cet exemple ne l'a pas voulu: les électeurs réunis au nombre de plus de 200 ont ballotté son nom avec celui de M. Ch. Dupin, et ce dernier l'a emporté. M. Ch. Dupin doit la préférence dont il est l'objet à sa qualité de Parisien, et à une supercherie de plusieurs électeurs influents qui ont éloigné d'autres candidats, tels que le colonel Laidet, en soutenant faussement qu'ils n'accepteraient pas. Quoiqu'il en soit, M. Ch. Dupin votera bien; et s'il peut se corriger de la manie des statistiques morales, ce sera un député très utile. M. Villemain eût sans doute été plus brillant; mais ses amis eux-mêmes avouent qu'il s'y est mal pris; et qu'il n'a pas su agir de concert avec ses honorables concurrents. Je me suis un peu étendu sur cette intrigue, parce qu'elle vous donnera une idée des collusions qui ont eu lieu dans beaucoup d'endroits, et qui n'ont pas toutes aussi bien fini.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

LE CORRESPONDANT PARISIEN.

Le Charlemagne, parti du Havre le 21 juillet nous apporte les papiers de Paris jusqu'au 20. Nous en avons extrait les nouvelles suivantes:

On mande de Toulon ce qui suit, en date du 13 juillet: « Depuis l'arrivée du *Sphinx*, nous n'avons plus reçu de nouvelles d'Alger; tous les bâtimens qui arrivent d'Afrique

ont touché à Mahon et n'apportent que des détails antérieurs aux nouvelles du 6 juillet.

« La corvette la *Vigogne* est arrivée venant en dernier lieu de Mahon, où elle a déposé 140 blessés.

« La frégate la *Médée*, commandée par M. Duplantys, capitaine de vaisseau, est également arrivée de Mahon, où elle a déposé 150 blessés.

« La frégate la *Circé*, commandée par M. Rigaudit, capitaine de vaisseau, arrivée avant-hier, a aussi laissé des blessés à l'hôpital de Mahon.

« Le brick l'*Alcibiade*, commandé par M. Garnier, capitaine de frégate, a aussi mouillé hier venant d'Alger d'où il est parti le 6; ce bâtiment a relâché à Mahon le 8; il y a déposé 15 blessés et est reparti pour Toulon le 10; il apporte des dépêches pour le gouvernement.

« Il est également arrivé un grand nombre des transports.

« Dans ce moment on voit sur la petite rade de la quarantaine environ 250 bâtimens entassés les uns sur les autres; l'autre rade en contient aussi plus de 50. Ces bâtimens dont l'affrètement devait continuer seront sans doute congédiés, puisqu'il est décidé que l'armée de réserve ne partira point pour Alger et que l'armée d'expédition doit avoir tous les approvisionnements désirables.

« On assure aujourd'hui que M. de Bourmont rentre en France et que le général Berthezène est nommé gouverneur d'Alger, où une administration militaire doit être établie.

« Quelques-unes des lettres qui parlaient de la prise d'Alger annonçaient aussi qu'un corps de 60,000 hommes s'était formé non loin d'Alger pour défendre le territoire situé au-dessus du rivage de la mer; on craignait aussi un coup de main sur le camp de Sidi-Ferruch. Nous n'avons, depuis cette époque, reçu aucune nouvelle.

« Quatre bombards et une gabarre viennent d'arriver; elles ont à bord le reste des malheureux équipages du *Sylène* et de l'*Aventure*. Il est probable que nous aurons ce soir de nouveaux détails sur la prise d'Alger.

Il y a dans Alger 15 à 20,000 Juifs très bien disposés pour les Français. Il paraît que, sous le gouvernement des Turcs, il leur était défendu d'aller à cheval dans la ville. On raconte qu'un Juif, venant de la campagne sur sa mule, s'arrêta à une des portes d'Alger pour descendre avant d'entrer. Cependant, il se hasarda à demander au factionnaire français la permission de rester sur sa mule. La sentinelle lui répondit: Qui diable veux-tu qui t'en empêche? Tous ses co-religionnaires, charmés de cette liberté nouvelle, ont crié: *Vivent les Français!* Cette classe, qui est riche, pourrait nous être fort utile.

On lit dans un journal: « Il paraît que dans la distribution des récompenses décernées à l'armée d'Afrique, le ministère se propose de réserver l'ordre de Saint-Louis pour les officiers et de laisser la Légion-d'honneur aux soldats: au moyen de cette combinaison, on distinguerait, au bout de quelques années, dans les régimens, les officiers de fortune à leurs décorations. »

Une telle distinction serait d'une si rare insolence, elle dénoterait si bien cette haine de l'égalité qui possède notre ministère, que nous croyons aisément que cette idée a pu lui venir. Mais l'armée ne verrait qu'avec indignation ce petit retour à l'ancien régime.

— M. de Bois-le-Comte, qui est parti jeudi pour porter le bâton de maréchal de France à M. de Bourmont, est également porteur de deux croix de Saint-Louis pour MM. Charles et Amédée de Bourmont.

Mme. Murat, aujourd'hui comtesse de Lipano, a quitté Rome le 20 du mois dernier, pour retourner en Autriche. La santé de sa mère, est rétablie aussi bien que son âge si avancé pouvait permettre de l'espérer.

— Le général Clausel a été nommé député.

— Le général Vandamme est mort le 15 juillet à Cassel. Ses obsèques ont eu lieu le samedi 17.

— Plusieurs journaux avaient annoncé que l'artillerie du dey d'Alger était commandée par un ancien colonel français nommé *Suleau*. Les contrôles de l'armée, compulsés avec le plus grand soin et en remontant jusqu'aux premières années de la révolution, ne parlent d'aucun individu du nom de *Suleau*. Tout ce qu'on a dit à ce sujet paraît donc n'être qu'une fable.

LONDRES, 20 juillet.

Nous avons reçu hier la *Gazette de France* du 18 et des lettres et journaux de la veille. Le général Bourmont est attendu à Paris au commencement du mois d'août, et l'on dit que le ministère de la marine est réservé à l'amiral Duperré. On annonce dans une lettre écrite d'Alger à bord de la *Provence*,



que l'amiral Duperré surveille deux frégates, l'une Anglaise et l'autre Hollandaise qu'il a trouvées mouillées sur la rade, et qu'on assure avoir recueilli à leur bord, les diamants du Dey formant une partie considérable de son trésor. La lettre ajoute que les troupes Turques et Arabes ont fait retraite en grand nombre sur l'Araxe; mais elles n'ont fait aucun mouvement, et on espère qu'elles se soumettront. Deux brigades pourvues d'artillerie ont été envoyées à leur poursuite.

Il paraît que le roi a changé le nom du vaisseau amiral *La Provence* en celui d'*Alger*.

PARIS, 15 juillet.

On assure que 3 à 4000 soldats turcs de la garnison d'Alger ayant trouvé moyen de se retirer le long de la côte pendant la nuit du 4 juillet, se sont concentrés dans un village de l'intérieur dont on ne donne pas le nom, et qu'ils ont procédé dans les formes accoutumées à l'élection d'un nouveau Dey, attendu que Hussein, étant devenu l'esclave des Chrétiens, a perdu le droit de les gouverner. Ces troupes se disposent, ajoute-t-on, à continuer la guerre dans les montagnes.

TOULON, 9 juillet.

Le brick de guerre *la Surprise* fera voile demain pour la Grèce avec 1,200,000 francs. Les bâtiments qu'on avait destinés d'abord à transporter une brigade à Alger embarquent des provisions et de l'eau pour la même destination.

Nous n'avons jamais douté de la conduite que le bey de Tunis tiendrait envers la France pendant la guerre avec Alger. Il avait promis de ne prendre aucune part à notre querelle avec le dey, et il s'est montré fidèle à sa parole. Deux envoyés de Tunis se sont présentés avant le bombardement à bord d'un vaisseau croisant devant le port, pour renouveler l'assurance des dispositions amicales du bey envers la France.

Un brick tunisien, un brick espagnol, une corvette et un brick anglais se trouvaient dans la baie d'Alger lorsque notre escadre y est entrée.

La garnison d'Alger se compose de huit mille hommes seulement de troupes françaises. On a trouvé dans le palais du dey 55 millions de francs en or. On s'attend de plus à retirer de fortes sommes qu'on sait avoir été déposées dans les caveaux du palais.

On parle d'un changement prochain de ministère en France, et l'on désigne comme devant être chargés des portefeuilles, MM. de Mortemart, Pasquier, Martignac, Delalot, Humann, et Casimir Perrier.

Les bombardes employées dans l'expédition contre Alger, ont été renvoyées en France le lendemain de sa capture, et y sont rentrées.

L'ennemi avait placé des balles de coton à l'extérieur des parapets du fort de l'empereur. Cette précaution n'a pas empêché notre artillerie de démonter ses canons et de démolir les murailles. On sait que ce fort de l'Empereur a été nommé d'après Charles Quint. Mais les soldats français qui en général ne connaissent d'histoire militaire que la nôtre, et qui n'ont entendu parler que d'un seul empereur, lui donnent le nom de fort Napoléon.

Le *Moniteur* annonce que M. de Bourmont a été créé maréchal de France, et que l'amiral Duperré a été élevé à la pairie.

Nous avons reçu *L'Estafette d'Alger*, qui rend compte de l'entrevue entre le général Bourmont et le Dey. M. de Bourmont est la première personne qui soit entrée dans le palais du dey. Sa hauteesse l'a accueilli avec une grande réserve.

« Je viens, lui a dit le général-en-chef, vous demander un appartement. — A quoi le Dey a répondu : Général, vous êtes vainqueur : mon palais et la ville sont à vous; vous pouvez en disposer comme il vous plaira; mais je vous demande deux heures pour en faire sortir les meubles qui m'appartiennent. — Prenez le temps qui vous est nécessaire, et les meubles dont vous avez besoin. — Deux heures suffiront, répliqua le Dey. En effet, dans ce court intervalle, tout le mobilier a été transporté dans une maison particulière, et M. de Bourmont et son état-major ont pris possession du palais. — Serai-je en sûreté dans la ville, a demandé le dey. — Oui, mais vous feriez mieux de vous retirer en France ou en Angleterre. Le dey, gardant le silence, a fait quelques pas dans son appartement; il a repris : — J'ai gouverné sans crainte, et j'ai abdiqué de la même manière. Alors il s'est dépouillé de ses habits royaux, et s'est retiré dans une maison particulière. On le voit maintenant parcourir la ville, et se joindre à la foule dans les rues.

Les Arabes abondent dans le camp français, où ils viennent vendre leurs provisions. Les ingénieurs s'occupent incessamment de réparer les fortifications du château de l'Empereur, et les batteries du côté de la mer. La flotte et l'armée ont consommé 18,000 boulets dans la journée du 3 juillet.

Les élections en France continuent à être favorables aux libéraux. Le *Journal des Débats* présente le résultat suivant des élections connues.

Pour le ministère..... 127 membres  
Pour l'opposition..... 242.

M. Eynard a obtenu des trois cours alliées un secours de 1,500,000 fr. pour la Grèce. On assure qu'il a été positivement informé que le choix des puissances s'est arrêté sur un prince de la maison de Brandebourg pour roi de la Grèce.

La remise que la Russie a faite à la Porte sur les contributions de guerre qu'elle lui avait imposées, se monte à 3 millions de ducats.

Les armées de l'Europe présentent en ce moment un effectif de 2,500,000 hommes. Voici la répartition de cette population armée : en Danemark, il y a un soldat sur 51 habitants; en Russie, un sur 57; en Suisse, un sur 60; en Prusse, un sur 76; en Suède, un sur 85; en Turquie, un sur 92; en Bavière, un sur 113; en Autriche, un sur 118; dans les Pays-Bas, un sur 119; en France et en Portugal, un sur 139; dans le royaume de Sardaigne, un sur 165; en Angleterre, un sur 229; dans le royaume de Naples, un sur 247; en Espagne, un sur 278; en Toscane, un sur 318; dans les états du pape, un sur 431.

M. Graberg de Hemso, ancien consul suédois qui a fait un long séjour sur les côtes d'Afrique, donne l'aperçu suivant de la population de la régence d'Alger :

Berebères, 850,000; Maures, 600,000; Bédouins, 200,000; Nègres, 70,000; Juifs, 45,000; Turcs et leurs descendants, 33,000; chrétiens européens, 1,300; renégats, 200. Total, 1,799,500.

On apprendra bientôt sans doute qu'il y a eu une nouvelle éruption de l'Etna. Le 15 juin, à Cagliari, le ciel s'est obscurci vers midi, au point qu'on a été obligé d'allumer les flambeaux. Cette obscurité s'est dissipée trois heures après, par la chute d'une grande quantité de cendre rougeâtre.

On écrit de Toulon, 2 juillet 1830 : « Tahir-Pacha s'est enfin décidé à recevoir à bord de sa frégate les gardes de la santé publique qu'il avait constamment repoussés jusqu'ici. Les représentations de l'autorité ont prévalu, et hier matin on a placé sur la frégate ottomane quatre gardiens, qui y resteront jusqu'à la fin de la quarantaine, c'est-à-dire jusqu'à la fin de juillet, la quarantaine étant de 33 jours.

« Le 57<sup>e</sup> de ligne, commandé par le colonel Leydet, a été embarqué le 1<sup>er</sup> sur la frégate *la Galathée*, et sur neuf navires du commerce. Ils partiront pour la Morée au premier vent favorable. »

Le bruit a couru que le duc de Raguse aurait été averti de se tenir prêt à partir d'ici à quinze jours pour aller prendre le commandement de l'armée d'Afrique.

L'agent de la maison Rothschild est toujours à Péra. On assure que le principal obstacle à la conclusion de l'emprunt turc est, d'une part, le taux trop élevé de la commission que demandent les banquiers contractants, et, de l'autre, la nature des garanties qu'ils exigent.

On se souvient que la Bavière s'est plainte auprès du gouvernement fédéral de Suisse qu'on enrôlait des sujets bavares et wurtembergeois pour les régiments suisses, qui passaient au service de l'étranger. Le gouvernement de Berne vient de céder aux instances de la Bavière, et de déclarer que désormais nul étranger ne pourrait faire partie des régiments capitulés.

Les incendies, devenus moins fréquents en Normandie, commencent à éclater dans l'Anjou. C'est toujours le pays de l'ancienne chouannerie. Le *Journal de Maine-et-Loire* en cite comme indice les détails suivants :

« Un incendie s'est manifesté le 2 de ce mois dans trois endroits différents d'une ferme nommée la Lousillière, commune de Tiercé. Il avait d'abord éclaté, au matin, dans un bas côté de la ferme, puis, peu après, dans un lit d'un autre appartement. Les habitants de Tiercé et des environs s'y sont portés en grand nombre et sont parvenus promptement à l'éteindre. Quelques heures s'étaient écoulées, on commençait déjà à se disperser, lorsque des flammes s'élevèrent de nouveau du grenier de la maison; cette fois on s'en rendit bientôt maître.

« Nous rapportons les faits tels qu'ils nous ont été racontés. On nous a dit aussi que le 1<sup>er</sup> juillet on a remarqué à Tiercé trois étrangers vêtus d'une manière inaccoutumée. Le même jour ils ont passé à cette ferme de la Lousillière, et ont couché dans une métairie voisine. Le lendemain, jour de l'incendie, ils ont été vus dans un bois à peu de distance. »

## OPÉRA FRANÇAIS.

A Monsieur le Rédacteur du *Courrier des États-Unis*.  
NEW-YORK, 26 août, 1830.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

En parcourant les divers articles du dernier numéro de votre intéressant journal, j'ai été frappé des observations que vous faites dans celui qui traite de l'Opéra : le blâme que vous déversez sur les critiques un peu sévères de quelques rigoristes fraîchement arrivés des bords de la Seine, me semble peu concluant en faveur de ceux auxquels vos éloges inspireront sans nul doute une plus forte dose de vanité, sans accroître la somme de leurs talents, je dirai presque de leurs efforts.

Dans tout conflit d'opinions, dans celui surtout où il s'agit non de la valeur intrinsèque d'un ouvrage, que les seuls connaisseurs sont appelés à juger, mais du mérite de ceux qui ont mission de le faire valoir, où par conséquent le nom de l'auteur est remplacé par la présence de l'artiste, l'éloge ou le blâme sont du domaine public et son jugement est d'autant plus important qu'il n'a nul rapport avec l'acteur, que ses observations sont moins le fruit de ses lumières que de ses sensations, que pour lui la mesure du talent est presque toujours la mesure du plaisir.

Si j'ai bien lu votre article, il en résulte nécessairement que bonne ou mauvaise tout est au mieux dans la meilleure des troupes possible; qu'éloignés de France, c'est-à-dire du point de recrutement, force nous est d'être indulgents sur ses défauts, aveugles sur son incapacité, enthousiastes pour son faible mérite. Je n'entreprendrai point de passer en revue les pièces que vous avez désignées; mais pourquoi tairai-je à Privat, à Letellier, à Victorin, que la finesse et l'enjouement, que la noblesse et la décence, que le comique et le naturel sont inséparables de leurs rôles; qu'enfants gâtés du parterre dont les décisions ne sont pas toujours sans appel, il est un autre public auquel ils doivent aussi quelque compte, ainsi je ne tairai point à Victorin (que de jeunes cervelles placées près de moi comparaient à *Poitiers*), que s'il a parfois le mérite de dérider les spectateurs, il le doit moins à ses efforts qu'au genre d'emploi qu'il remplit, qu'on peut être un excellent comique sans se disloquer comme un pantin. Au reste il y a chez lui ressource et étoffe, son jeu franc et naturel dans M. de Marcé d'*Une heure de mariage* nous rendra plus exigeants que par le passé.

Je passe outre sur les divers sujets composant la troupe française; dix articles de critique et d'observations pourraient fatiguer vos lecteurs : lorsqu'on est aussi sobre d'éloges on

\* Il n'est pas permis à un amateur si distingué d'estropier le nom du grand, de l'immortel Potier, du dieu de la farce, de celui que Talma appelait le premier acteur du monde.

(Note des Éditeurs.)

doit, dans l'intérêt même du plaisir qu'on se propose, dissimuler les défauts et s'appesantir sur les qualités qui semblent appeler l'indulgence. Les égarés pour le talent qui veut percer sont presque une nécessité, je ne craindrai donc pas de dire à mesdames St. Clair, Berdoulet, Milon et Clozel, vous faites bien, mais faites encore mieux; ne soyez point sourdes aux éloges, mais faites la part de la critique et ne taxez point d'injustice, de cabale, d'absurdité, vos seuls, vos vrais amis : amis assez courageux pour faire entendre des murmures au sein d'un engouement presque général, et frapper de réprobation des défauts qui choquent l'esprit en blessant le goût et la raison.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération,

B\*\*\*\*\*, nouveau débarqué.

L'auteur anonyme de cette lettre que nous publions avec plaisir, s'annonce comme nouveau débarqué, et par cela même donne quelque poids aux reproches que nous adressons à des spectateurs un peu sévères. Sous le charme des souvenirs que lui laissent les soirées passées dans la rue Ventadour et au boulevard Bonne-Nouvelle, la transition lui paraît un peu brusque, et dans son exigence il semble ne plus se rappeler qu'il vient de passer quarante jours à bord, et que mille lieues le séparent des supériorités qu'il ne rencontre plus ici; il oublie que tout est relatif dans ce monde, et que s'ils veulent juger par comparaison, un Parisien trouvera détestable le spectacle de Bordeaux, un Bordelais celui du Havre, un Havrais celui de Nogent le Rotrou.

Nous convenons que le blâme que nous déversons sur les critiques un peu sévères de quelques rigoristes est peu concluant en faveur des artistes dont nous cherchons à faire valoir les qualités, tout en passant légèrement sur leurs défauts; mais plus de sévérité de notre part augmenterait-elle la somme de leurs talents, et lorsque les représentations se succèdent avec une telle rapidité qu'il nous est impossible d'entrer dans le détail des rôles de chacun, devons-nous par une improbation générale décourager des acteurs qui ne négligent rien pour nous plaire, et faut-il nous mettre en opposition avec la grande majorité du public dont l'opinion peut bien être comptée pour quelque chose? nous aussi nous avons des souvenirs, et malheureusement ils se reportent jusqu'aux Elleviou, aux Martin, mais pourquoi les invoquer et diminuer le plaisir du moment par le souvenir de plaisirs plus vifs? En regardant un tableau de Girodet faut-il ne penser qu'aux chefs-d'œuvre de Raphaël?

Notre correspondant n'a voulu entrer dans aucuns détails, mais peut-être notre perspicacité irait-elle jusqu'à deviner les critiques qu'il nous aurait adressées s'il avait eu le temps ou la patience de le faire; ainsi nous supposons qu'il se serait plaint de la représentation de *L'Auberge de Bagnières*, il aurait trouvé que les acteurs ne savaient pas leurs rôles, que la voix du souffleur est moins agréable à entendre que celle de madame St.-Clair, qu'Attala et Terpsicore ont joué bien froidement lorsque M. de Balsac s'est beaucoup remué sans être plaisant; il aurait dit que la respectable musique d'*une heure de mariage* est un peu passée de mode et qu'il est à craindre qu'on ne nous ramène au *Dévin du Village*, où à quelque chef-d'œuvre de Rameau; il avancerait que *Robin des Bois* a été exécuté sans ensemble, etc., etc. Dans tout cela il peut y avoir quelque chose de vrai, mais nous ferons la contre-partie en citant les représentations de la *Fiancée*, du *Maçon*, de la *Pie Volante*, de *Marie*; nous dirons que si madame St.-Clair n'a pas une grande habitude de la scène, comme chanteuse elle mérite beaucoup d'éloges, et que le tour de force d'apprendre et de jouer le rôle difficile de Ninette dans l'espace de quinze jours indique une bonne musicienne, et prouve un zèle dont il faut lui savoir gré; que si Notaire sait rarement ses rôles, il joue avec naturel et vérité; que si Victorin répète souvent les mêmes charges, il est quelquefois fort plaisant, et possède le talent de dérider les plus sérieux spectateurs; que si madame Clozel est un peu froide, c'est une très belle personne, qui par sa toilette toujours brillante et de bon goût peut remplacer avantageusement les images du *Journal des Modes* et du *Petit Courrier des Dames*; que si Privat manque de poitrine il chante agréablement la première moitié d'un air; que si Deschamps..... Mais ce système de compensation nous mènerait trop loin, et malgré toute la bonne volonté qu'on nous reproche, nous pourrions encore nous trouver embarrassés; contentons nous de dire, ou plutôt de répéter, que les nouveaux venus sont bien supérieurs à leurs devanciers et qu'on ne peut se plaindre d'une compagnie (nous allions dire d'une troupe!) qui possède une actrice comme madame Berdoulet et une chanteuse comme madame St.-Clair.

Nous les avons vus et nous en parlons pour la dernière fois cette année. Leur séjour à New-York a été de trop courte durée, et nous espérons que, certains du plaisir que nous avons eu à les voir et à les entendre, ils se décideront à l'avenir à prolonger leur visite.

## HISTOIRE.

### BATAILLE D'IÉNA.

[ Suite et fin. ]

Le 14, à quatre heures du matin, l'Empereur fit appeler le maréchal Lannes à son bivouac et lui donna ses derniers ordres pour l'attaque des villages de Kospoda et de Clogwitz. I



parcourut la ligne, et s'arrêtant devant le front des régiments, il leur adressa quelques-unes de ces paroles toujours vives, qui toujours étaient si bien saisies. « L'armée prussienne est coupée, leur dit-il, comme l'était, il y a un an, celle de Mack à Ulm ; elle ne va combattre que pour s'ouvrir une retraite. Le corps qui se laisserait percer serait perdu d'honneur. Quant à cette belle cavalerie, dont on parle tant, opposez-lui des carrés fermés et des baïonnettes. » En avant, marchons, fut la réponse des soldats. Un brouillard épais couvrait les deux armées ; on marcha en tâtonnant ; les tirailleurs et les têtes de nos colonnes, tombant sur l'ennemi presque sans l'apercevoir, ne l'en poussèrent pas avec moins de vigueur. Vers neuf heures du matin, le brouillard, s'abaissant comme un rideau, fit reconnaître aux deux armées qu'elles n'étaient qu'à une petite portée de canon l'une de l'autre.

Le maréchal Soult n'avait encore avec lui que la division du général Saint-Hilaire et sa cavalerie légère ; le maréchal Ney, pour prendre plus promptement part à l'action, n'avait amené d'abord que ses grenadiers et ses voltigeurs, environ trois mille hommes. Il eût convenu à l'Empereur de différer de quelques heures un engagement général. L'ardeur des troupes ne le permit pas. Le corps du maréchal Lannes eut bientôt emporté les villages de Closwitz et de Kospoda, et marcha en échelons pour soutenir le village de Holstedt où s'étaient engagés quelques-uns de nos bataillons. Soult enleva un bois qu'il avait attaqué à la droite de Closwitz, coupant de l'armée ennemie une colonne commandée par le général Holzendorf, et se porta en avant avec tout ce qu'il avait de troupes sous la main. Ces succès du centre et de l'aile droite ayant fait gagner assez de terrain pour faciliter le débouché des divisions de Soult et de Ney qui n'étaient pas arrivées encore, l'Empereur fit avancer les corps qui étaient en réserve sur la première ligne. Si l'attaque était impétueuse, la résistance était ferme et opiniâtre. « De part et d'autre, on manœuvra constamment comme à une parade. » La division Dujardin, du corps du maréchal Augereau, ayant franchi la chaussée de Weimar, déposa les Prussiens du village d'Isserstaedt. En ce moment, pour soutenir le prince de Hohenlohe, arrivait le corps d'armée du général Ruchel dont, au commencement de l'action, une partie était encore aux environs de Gotha et même d'Eisenach. A peine ce corps touchait-il le terrain du combat qu'il fut attaqué, sur son flanc gauche, par le maréchal Soult ; sur son flanc droit, par deux brigades du corps d'Augereau, et, de front, par quelques troupes du maréchal Lannes. Sur ces entrefaites, le grand-duc de Berg, débouchant par Isserstaedt avec la réserve de cavalerie, après un moment de résistance, écrasa tout ce qui se trouva devant lui. En une heure le corps de Ruchel était décomposé, presque disparu et ce général lui-même, grièvement blessé. Le prince de Hohenlohe, à qui l'arrivée de ce corps n'avait été d'aucun secours, avait aussi commencé sa retraite. Durant la première heure, elle s'était faite dans le plus grand ordre. Elle devint confuse et précipitée, lorsque le grand-duc de Berg, vainqueur du premier obstacle qu'il avait rencontré, put abandonner à tout leur essor les dragons et les cuirassiers de la cavalerie de réserve. La cavalerie prussienne, si justement fière de sa réputation, fut renversée par ce choc irrésistible. En vain l'infanterie se formait en bataillons carrés. Cinq de ces bataillons furent enfoncés, taillés en pièces et pris. La déroute devint épouvantable. On recueillit une artillerie nombreuse et près de vingt mille prisonniers. Des détachements français poursuivirent l'ennemi jusqu'à Weimar où ils entraient en même temps. La masse de l'armée bivouaqua sur le champ de bataille. Le premier soin de l'Empereur fut, selon son usage, de parcourir ce terrain où gisaient encore les braves qui l'avaient illustré, pour adresser aux blessés des paroles consolantes, et leur faire porter de prompts secours. Rentré à son bivouac, il fit expédier des ordres à ses divers corps d'armée pour la direction du lendemain.

Indépendamment de la garde impériale, l'Empereur avait toujours tenu en réserve un bon nombre d'autres troupes pour parer aux accidents imprévus. Il n'eut pas besoin d'y recourir. Ce n'est pas sans regret que ces braves restaient témoins inactifs de combats qu'ils brûlaient de partager. Les vieux soldats gardaient un silence jaloux. Le cri : *en avant*, se fit toutefois entendre et l'Empereur se hâta de le réprimer. C'étaient les vœux.

L'avantage qui vient d'être obtenu, malgré son immensité, n'est encore que la moitié du succès du jour. Tandis que Napoléon triomphe en personne sur les champs d'Iéna, il triomphe de même sur un autre terrain par la sagesse de ses instructions et l'habileté de l'un de ses principaux lieutenants.

Le duc de Brunswick, informé, le 12, de la marche d'un corps français sur Naumbourg, avait enfin senti la nécessité de sauver ce point important où se trouvaient les principaux magasins de l'armée. Il décida que, le 13, l'armée du roi marcherait dans cette direction. Ce mouvement s'opéra en effet ; le roi porta son quartier-général à Auerstaedt, et les diverses divisions prirent les positions qui leur étaient assignées ; mais cette marche eut encore la lenteur de l'imprévoyance. Le soir de ce dernier jour, l'avant-garde du général Schmettau, qui commandait l'une de ces divisions, s'arrêta, à moins de deux lieues des défilés de Kœsen où elle eût pu prévenir les Français. Le maréchal Davoust, à qui ses instructions prescrivaient de s'emparer de ces défilés et de les défendre si l'ennemi voulait s'avancer sur Naumbourg, n'avait rien eu de plus pressé que de les faire occuper par deux bataillons. L'activité de ce maréchal et la négligence du général prussien eurent une influence décisive sur la journée du lendemain.

On ne remarque pas assez peut-être toute l'importance de l'inconnu dans les affaires humaines et surtout à la guerre. Personne, hors Napoléon et ses confidentes nécessaires, ne savait que le 14 octobre serait consacré par une grande bataille. Ni le maréchal Mollendorf, commandant en chef des deux armées du prince de Hohenlohe et de Ruchel, ni le prince Hohenlohe lui-même, qui était presque en contact avec Napoléon, ne prévoyaient la bataille pour ce jour-là. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick, à leur quartier-général d'Auerstaedt, ne s'y attendaient pas davantage. De son côté le maréchal Davoust était loin de deviner le rôle principal que lui réservait la fortune.

\* Termes du bulletin.

Enfin Napoléon, qui savait le plus, avait aussi sa part d'ignorance, car il se croyait prêt à combattre et le lendemain il crut même avoir combattu l'armée prussienne réunie, ne se doutant pas qu'un autre corps français avait soutenu seul l'effort de cinquante mille Prussiens, et que l'un de ses maréchaux aurait pu lui disputer l'honneur de la victoire, s'il n'avait eu lui seul le mérite de l'avoir conçue et préparée.

Dans la nuit du 13 au 14, Napoléon avait, de son bivouac, sur le plateau d'Iéna, envoyé ses derniers ordres au maréchal Davoust qui les reçut à trois heures du matin. Persuadé que toute l'armée prussienne était devant lui, sur le terrain d'Iéna, il chargeait le maréchal de se porter sur Apolda pour tomber sur les derrières de cette armée, lui laissant d'ailleurs la liberté de choisir la route qui lui conviendrait, *pourvu qu'il prit part au combat*. L'ordre portait en outre : « Si le prince de Ponte-Corvo est avec vous, vous pourrez marcher ensemble ; mais l'Empereur espère qu'il sera dans la position qu'il lui a indiquée à Dornbourg. »

Le prince de Ponte-Corvo venait d'arriver à Naumbourg et ses troupes bivouaquaient en arrière de la ville. D'après une reconnaissance faite la veille, le maréchal Davoust, supposant avec raison qu'il trouverait l'ennemi en force au débouché des défilés de Kœsen, proposa au prince de Ponte-Corvo de suivre la même direction et de prendre ensuite le commandement des deux corps. Cette offre ne fut point acceptée et, par ce refus, le prince de Ponte-Corvo manqua une de ces occasions de gloire que le reste de sa vie ne lui présentera pas une seconde fois. Davoust est seul ; il saura suffire à l'importance du moment. Ses trois divisions commandées par les généraux Friant, Morand et Gudin, formant en tout vingt-six à vingt-sept mille hommes, parmi lesquels dix-neuf cents seulement de cavalerie, vont battre et chasser devant elles une armée, du double plus forte, que conduisent au combat le duc de Brunswick, le roi et ses frères, et qui compte dans ses rangs près de douze mille hommes de la meilleure cavalerie prussienne.

A six heures du matin, la division du général Gudin était déjà formée au-delà des défilés de Kœsen que les deux autres divisions s'occupaient de même à franchir. Comme à Iéna, un épais brouillard permit aux troupes d'avancer sans être aperçues. Ce ne fut qu'après du village de Hassen-Hausen que les deux partis se reconnurent. Une canonnade imprévue, que le général Gautier fit diriger à l'instant sur une tête de colonne ennemie d'environ deux mille hommes, la déconcerta tellement qu'elle rétrograda confusément sur les troupes qui la suivaient. Le 25<sup>e</sup> régiment s'empara de six pièces de canon et occupa le village de Hassen-Hausen ; mais à peine y était-il entré que le général prussien Schmettau l'y attaquait avec des forces supérieures. Tout à coup le brouillard, en se dissipant, découvrit aux yeux des Français un corps de cavalerie qui avait tourné la division Gudin et manœuvrait entre les villages de Spillberg et de Punscherau. Ce corps, composé de vingt-cinq escadrons, était commandé par le général Blucher, que le roi avait rappelé de l'armée de Ruchel pour le mettre à l'avant-garde de la sienne. Ce général chargea l'infanterie française avec beaucoup de vigueur ; mais, formée en carrés impénétrables, elle reçut, à bout portant, les charges répétées de l'ennemi, sans qu'un seul bataillon se laissât entamer. Elle lui causa même une perte assez considérable ; et quelques escadrons français qui, en sortant du défilé, s'étaient portés sur Punscherau, étant tombés à l'improviste sur cette cavalerie prussienne, la jetèrent dans la plus grande confusion et la forcèrent à une fuite précipitée. Blucher, dont le cheval fut tué, eut à peine le tems de prendre celui d'un trompette et fut entraîné à plus d'une lieue du champ de bataille.

Tandis que la division du général Gudin soutenait seule une attaque à laquelle avaient pris part les trois divisions de Schmettau, de Wartensleben et du prince d'Orange, la division du général Friant s'était portée sur sa droite, avait chassé l'ennemi d'une hauteur couronnée de bois où il était établi et avait enlevé le village de Spillberg, débordant ainsi l'aile gauche de l'armée prussienne.

Après avoir échoué dans la tentative qui avait été faite à la droite des Français pour les couper des défilés de Kœsen, un pareil effort fut tenté à leur gauche par les divisions de Schmettau et de Wartensleben. Cette attaque, conduite par le duc de Brunswick en personne, fut repoussée avec une héroïque énergie par l'infatigable division du général Gudin. Les deux divisions prussiennes furent en un instant privées de leurs généraux et même du généralissime. Le duc de Brunswick, le général Schmettau furent blessés ; Wartensleben, renversé de cheval et mis hors d'activité. Cependant, malgré cette belle défense, la division Gudin, accablée par le nombre, commençait à perdre du terrain, lorsque la division Morand, après avoir à son tour franchi le défilé, vint lui rendre l'avantage, reprendre le village de Hassen-Hausen et menacer la ligne ennemie qui se reformait en face de ce village ; mais tout-à-coup cette dernière division eut elle-même à subir une rude épreuve. Elle vit s'avancer contre elle un corps nombreux de cavalerie à la tête duquel marchait le prince Guillaume frère du roi, qui venait essayer à la gauche du corps français ce que n'avait pu opérer à sa droite le général Blucher. L'attaque fut encore plus vive ; elle ne fut pas plus heureuse. Cette belle cavalerie se brisa contre les rocs de fer que lui présentèrent les carrés français. Foudroyée, dispersée par les décharges de l'infanterie et par la mitraille, plusieurs fois elle se rallia et vint renouveler des efforts toujours sans succès jusqu'à ce qu'ayant fait d'énormes pertes et le prince Guillaume ayant lui-même été blessé, elle se retira dans le plus grand désordre et cessa de prendre une part active au combat.

Délivré de ces charges de cavalerie le général Morand se hâta de reprendre l'offensive contre l'infanterie prussienne, qu'avaient ranimée un renfort de quelques troupes fraîches et la présence d'un nouveau commandant-en-chef, le feld-maréchal Kalkreuth. Dans ce nouveau choc, le général Morand s'empara du moulin d'Emsen, le général Gudin emporta la position essentielle de Tauschwitz, tandis que le général Friant, qui avait continué de tourner l'aile gauche de l'ennemi, avait enlevé à la baïonnette le village de Poppel que défendait le prince Henri de Prusse, appartenant à la division du prince d'Orange. Dans l'attaque de ce village vivement disputé, fut

tué le général de brigade de Billy, seul officier d'un grade supérieur que la France ait perdu dans les deux batailles d'Iéna et d'Auerstaedt.

Il semblait que les généraux prussiens, débordés sur leurs ailes, repoussés par le centre eussent dû songer à la retraite. Le roi en jugea autrement. Ce prince, qui n'avait pas quitté un moment le champ de bataille, voulant à tout prix s'ouvrir un passage vers Naumbourg, porta en avant les deux divisions de réserve d'Arnim et de Kunheim qui avaient débouché par Auerstaedt, et, les appuyant de tout ce qu'il put réunir de cavalerie, les plaça derrière un petit ruisseau qui coule de Poppel à Réhausen, afin que les autres divisions vinssent se reformer derrière cette nouvelle ligne, et que toutes ensemble exécutassent un mouvement général auquel il serait difficile que les Français pussent résister. Après tant de chocs partiels, c'est comme une nouvelle bataille qui se prépare ; mais au moment où le maréchal Kalkreuth s'ébranle pour se réunir aux divisions de réserve, les Français, dont l'ardeur redouble en voyant grossir le nombre de leurs ennemis, se précipitent sur ces divisions découragées, qui, dans leur désordre, entraînent la réserve avec elles ; ils s'emparent de leur artillerie et les poussent, de position en position, jusque sur l'Eckartsberg où elles espèrent enfin avoir trouvé un poste inattaquable. Elles se trompent. Les Français ne croient pas la victoire complète s'ils les laissent respirer un moment. Tandis que les généraux Friant et Morand marchent contre les deux ailes de la ligne prussienne, le maréchal Davoust, à la tête de la division Gudin, n'hésite pas à se diriger contre le plateau central de l'Eckartsberg. Le général Petit, avec quatre cents hommes d'élite, bravant, sans tirer un coup de fusil, le feu meurtrier des Prussiens, les aborde le premier à la baïonnette et, soutenu par la brigade du général Grandea-Dabancourt, il enfonce, culbute tout ce qui ose résister, se rend maître d'une batterie de vingt-deux pièces de canon qu'il tourne aussitôt contre les Prussiens, et qui les écrase dans leur fuite. A la droite, à la gauche, le succès avait été le même. Le peu d'ordre que tâche de conserver l'armée vaincue disparaît entièrement lorsque, prenant la direction de Weimar, elle aperçoit devant elle des bivouacs français qui lui annoncent que cette route lui est désormais fermée. Chaque régiment, chaque bataillon cherche à trouver une issue particulière. Le roi lui-même, suivi d'un seul régiment et d'un bataillon de grenadiers des gardes, qu'il prend à Wickerstedt, ne s'échappe que par de longs détours, et arrive à Sommerda bien avant la nuit. La cavalerie du général Vialannes, qui, malgré son petit nombre, avait rendu les plus grands services dans tout le cours de l'action, pour suivit les fuyards jusqu'à trois lieues de l'Eckartsberg. Il était cinq heures du soir lorsque le canon cessa de retentir. La journée avait été longue et les Français étaient las de vaincre.

Il avait été au pouvoir du prince de Ponte-Corvo d'abréger les fatigues et d'agrandir ses avantages. Plusieurs officiers avaient été envoyés par le maréchal Davoust pour s'assurer si quelques-unes des divisions du 1<sup>er</sup> corps n'aurait pas débouché sur Combourg. Le général Dupont y était effectivement arrivé de bonne heure. Le secours de cette division seule aurait pu, dès le milieu du jour, décider le sort de la bataille et en étendre considérablement les résultats. Le prince de Ponte-Corvo, trop accessible à un sentiment peu honorable de jalousie, sans tenir compte ni des dangers du maréchal Davoust ni de ses propres devoirs, alléguant le vain prétexte de l'obligation où il était de se conformer strictement aux ordres de l'Empereur. C'était un acte de mauvais citoyen dont il fut puni en laissant une plus ample moisson de gloire à son rival. Toute la part qu'il eut aux batailles d'Auerstaedt et d'Iéna fut de recueillir quelques bataillons prussiens, égarés dans leur marche, qui, par ignorance de ce qui s'était passé ailleurs, vinrent se jeter au milieu de son corps d'armée.

En rapportant avec quelque détail la bataille d'Auerstaedt, j'ai voulu payer une dette à la justice et à la vérité. Le succès du maréchal Davoust était tel que l'Empereur Napoléon eût d'abord beaucoup de peine à y croire. Aussi quelques lignes seulement de ses bulletins furent consacrées à l'affaire d'Auerstaedt. Elles disaient cependant que le maréchal Davoust « avait fait des prodiges ; » qu'il avait montré une grande fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. L'Empereur louait aussi la belle conduite des généraux Friant, Morand, Gudin et de leurs intrépides soldats, mais l'éloge était bien au-dessous de la réalité du service. Il est constant que les rapports du maréchal Davoust lui avaient d'abord paru exagérés. Ainsi l'erreur du premier jour avait pu paraître excusable. Le tort fut de ne l'avoir pas rectifiée par un supplément d'explications dans les bulletins suivants. Accoutumé à vouloir que toute gloire se perdît dans la sienne, il n'eut pas le courage de reprendre, sur la part qu'il s'était faite, ce qui devait appartenir au maréchal Davoust. Cependant l'ingratitude n'était point un de ses défauts, et, à cette occasion même, nous le verrons (bulletins à part) se montrer reconnaissant, magnifique même dans sa reconnaissance.

Il était impossible qu'un triomphe aussi disputé que l'avait été celui du maréchal Davoust ne lui eût pas coûté une perte très-sensible, vu l'énorme disproportion de ses forces et de celles auxquelles il avait eu affaire. Cette perte, appréciée avec exactitude, fut de sept à huit mille hommes. A l'armée de l'Empereur, il n'y en avait pas eu plus de trois ou quatre mille mis hors de combat. Quant à la perte des Prussiens, les historiens allemands ne la portent pas eux-mêmes à moins de cinquante mille hommes, tués, blessés ou pris.

Sans vouloir établir une comparaison offensante pour l'armée vaincue, nous ferons seulement une remarque fondée sur la différence inévitable qui existe entre une armée aguerrie par des combats de chaque jour et une armée déshabituée de la guerre. Ainsi à Iéna cinq carrés d'infanterie prussienne avaient été enfoncés par la cavalerie française. De pareilles charges ayant eu lieu en sens inverse à Auerstaedt, nul carré français ne fut entamé par la cavalerie prussienne. Napoléon put donc dire avec vérité que, comme notre infanterie, notre cavalerie n'avait plus d'égale. Le coup décisif de cette époque de la guerre étant porté, je me bornerai désormais à en présenter rapidement les résultats.

† Dans les premiers moments de son indignation, l'Empereur parut de faire fusiller le prince de Ponte-Corvo. En faisant un acte de justice, il aurait, sans le savoir, tué une dynastie.



## MÉLANGES.

## DES ÉLECTIONS EN ANGLETERRE.

L'élection des membres de la chambre des communes d'Angleterre offre un spectacle qu'on pourrait appeler une comédie, quoiqu'il dégénère souvent en tragédie, et qu'il soit toujours une parade. S'il s'agit d'une élection générale, le royaume tout entier est en fermentation; s'il n'est question que de remplir une place vacante, tout est en mouvement dans le comté ou dans la ville qui doit y nommer. Dès que cet événement est prévu, et on le prévoit long-temps d'avance, les candidats se déclarent par la voie des journaux, annoncent quels principes ils sont disposés à soutenir sur les questions principales qui occupent l'attention générale du moment, et commencent à *canvasser*, c'est-à-dire à brigue les suffrages par tous les moyens possibles. La morgue de l'aristocratie anglaise est mise de côté en ces occasions. Le lord le plus orgueilleux va rendre visite au plus humble des électeurs, le flatte, le cajole, lui parle de sa femme et de ses enfants, et promet sa protection à toute sa famille pour prix de la voix qu'il lui demande. S'il n'ose recourir à des moyens directs de corruption, il se prend de belle passion pour quelque objet appartenant au pauvre électeur, et lui donne dix guinées pour un vieux chat ou pour un chien galeux. La noble dame devient aussi sollicitieuse pour son mari, pour son frère, pour son fils; elle va prodiguant ses plus doux sourires à ceux qu'elle regardait la veille et qu'elle regardera le lendemain du haut de sa grandeur, et sa main douce et blanche ne dédaigne pas de serrer la main noire et calleuse du laboureur et de l'artisan.

Les amis de chaque candidat se forment en comité pour s'occuper, le verre en main (car c'est ainsi que toutes les affaires se traitent en Angleterre,) des moyens de faire réussir l'élection. Ils font la liste de tous les électeurs, amis, ennemis et indifférents, et cherchent à augmenter le nombre des premiers, à diminuer celui des seconds, et à s'attacher les troisièmes; s'il s'agit d'une élection de comté, des chaises de poste et voitures de toute espèce sont mises partout en réquisition pour conduire, aux frais du candidat, les électeurs qui le favorisent jusqu'au lieu où se fait l'élection, où ils sont hébergés, repus, et surtout abreuvés, encore aux frais du candidat. Dans les comtés d'une grande étendue, comme celui d'York, par exemple, on a vu très-souvent un homme dépenser quinze à vingt mille livres sterling pour se faire élire à la chambre des communes et finir par échouer.

Si les électeurs ne sont pas en très-grand nombre, l'élection se fait dans une grande salle; dans le cas contraire, elle a lieu en plein air. On construit dans une place publique, aux frais communs des candidats, une vaste plate-forme qu'on appelle *Hustings*, mot saxon qui signifie cour ou conseil, sur laquelle ils montent, comme des charlatans sur leurs tréteaux, avec leurs principaux amis, et l'officier public qui préside à l'élection. C'est là que les électeurs viennent tour à tour voter à haute voix, car le scrutin n'a pas lieu en Angleterre, et l'on a de bonnes raisons pour ne pas vouloir l'introduire, puisqu'un électeur qui a vendu sa voix à un candidat pourrait ensuite la donner à un autre.

Chaque séance de l'élection, qui dure ordinairement plusieurs jours, commence par des discours prononcés par les candidats. Ces discours sont très-longues et tendent à un double but, de faire l'éloge de celui qui parle, et la censure de son concurrent. Chaque séance se termine de la même manière, car les Anglais sont grands discoureurs. Le candidat qui a obtenu jusqu'alors le plus grand nombre de suffrages prend déjà un ton de triomphe, et son rival rassure ses partisans en leur disant que la position des choses changera le lendemain. Chacun des deux partis s'orne de rubans d'une couleur différente, et les membres des deux comités amènent leurs électeurs respectifs au son des instruments. Cependant le passage à travers la foule pour arriver aux *hustings* n'est pas toujours très-libre. La populace qui favorise un candidat met obstacle au passage de ceux qui viennent voter contre lui, les injurie, leur jette de la boue, des pommes pourries et des pierres; il y a même des bandes organisées à cet effet par les comités d'élection, soudoyées et placées sous les ordres de certains chefs; on en vient quelquefois aux coups, et c'est le cas du *fil via vi*. En tête de chaque cortège on porte des bannières et des étendards chargés d'inscriptions et d'emblèmes honorables pour un candidat, et insultants pour l'autre. Les caricatures de toute espèce ne sont pas oubliées. Il y a quelques années, un M. Lamb était candidat pour Westminster; c'était un whig modéré, et il avait pour antagoniste M. Hobhouse, radical prononcé, et pour ennemi tout ce qui compose la racaille populacière. M. Lamb avait été procureur ou avocat, et son nom signifie *agneau*. On promena dans tout le marché de Covent-Garden, où se faisait l'élection, une tête de mouton à la langue duquel était attaché un hameçon pour indiquer que tous ses discours ne tendaient qu'à s'assurer de sa proie. Un côté de la tête était peint en blanc, et l'autre en noir, pour annoncer qu'il plaiderait également le pour et le contre; deux petites cornes dorées étaient un emblème de vénalité; et les lambeaux d'une robe noire, suspendus par derrière, indiquaient son ancienne profession.

Rien n'est plus humiliant que la situation sur les *hustings* du futur représentant du peuple anglais. Non-seulement ses discours sont interrompus à chaque phrase par les clameurs du parti opposé, mais il est accablé d'injures, couvert de boue, assailli de pommes de terre, d'œufs gâtés, de pierres, etc., etc. Il faut qu'il supporte tout cela avec patience et bonne humeur; et après la séance il est obligé de se retirer incognito ou entouré d'une troupe d'amis, s'il veut éviter les insultes et les mauvais traitements de la faction adverse. Les électeurs eux-mêmes courent de semblables risques. Lord Castlereagh, en 1819, étant venu voter à Covent-Garden pour le capitaine Maxwell, candidat ministériel, fut reconnu par la populace, et accueilli par une bordée de sifflements et de huées qu'il soutint en héros. Mais quand il voulut se retirer, il fut poursuivi dans sa retraite par trois ou quatre cents voltigeurs de Westminster, et il ne trouva d'autre place forte pour refuge que la boutique d'un marchand de drap qui ferma sa porte sur-le-champ. La populace en forma le blocus, et commençait à livrer l'assaut à coups de pierres, dont les batteries brisèrent

toutes les croisées, quand une armée de constables arriva fort à propos au secours du ministre, et fit lever le siège sans coup ferir.

Lorsque l'élection est terminée, le candidat victorieux reçoit les honneurs du triomphe, cérémonie qu'on appelle *Chairing*; on le fait asseoir sur un grand fauteuil de parade, qu'on a préparé d'avance, et il est porté sur les épaules de ses partisans dans toutes les rues, précédé de bannières, au son d'une musique joyeuse, et suivi d'une foule immense qui pousse de bruyantes acclamations. Quelquefois on le place sur un véritable char de triomphe, auquel sont attelés des animaux à figure humaine. Je me souviens d'avoir vu ainsi sir Francis Burdett, après son élection comme un des représentants de Westminster, traîné dans un char magnifique, sur lequel le triomphateur était assis presque au niveau du premier étage des maisons. On y montait par trois gradins sur chacun desquels étaient écrits en grandes lettres d'or: VÉRITÉ, JUSTICE, RÉFORME. La grande rue nommée Piccadilly était à peine assez large pour contenir les flots de populace déguenillée qui formait la plus grande partie de son cortège, et qui faisait retentir l'air des cris: «Vive Burdett! vive à jamais Burdett!»

Le candidat vaincu a une dernière ressource: c'est de présenter une pétition contre l'élection de son rival plus heureux. Il faut que cette pétition soit présentée à la chambre des communes dans un certain délai après l'ouverture de la session suivante, et il faut y prouver que l'élection attaquée a été faite par des voies illégales; que le membre élu a employé des moyens de corruption; qu'on a fait voter en sa faveur des individus qui n'en avaient pas le droit; qu'on a refusé au contraire de recevoir le vote d'électeurs qui voulaient le donner au pétitionnaire; qu'on a employé la violence pour les écarter des *hustings*; que l'officier chargé de présider à remplir ses fonctions avec partialité; que les votes ont été mal comptés, etc., etc., preuves qui ne sont nullement faciles à faire, parce que chaque candidat est toujours accompagné de conseils qui veillent à ce que les formes légales soient observées de manière à mettre l'élection à l'abri de toute attaque. Cette pétition est renvoyée à un comité spécial dont le rapport est presque toujours «que la pétition n'est pas fondée, mais qu'elle n'est ni frivole ni vexatoire,» car, dans ce dernier cas, le pétitionnaire serait soumis à une peine. Je me souviens pourtant d'avoir vu quelques élections déclarées nulles, ce qui est extrêmement rare.

A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

## ANNONCES.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement:

## ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et Mme ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira (pour les leçons au quartier) le 2 octobre prochain, mais que dès le mois de septembre, ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 53—

## HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York. MM. WEYER et BROSSARD ont l'honneur d'informer le public que cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par leurs soins.

Messieurs les voyageurs et toutes les personnes qui voudront bien l'honneur de leur présence, y trouveront toujours des appartements élégants, de la plus grande propreté et disposés pour recevoir des familles entières; une table délicate, abondante et variée; des vins de premier choix; un Café à la Française, où se trouveront les journaux des principales places d'Europe et d'Amérique; des Bains, bien tenus; enfin, tous les soins et renseignements d'agrément et d'utilité.

Les propriétaires entreprennent, à toute heure, des repas de commande. La table d'hôte est servie à 3 heures.

## AVIS. — Consulat général de France aux États-Unis.

Les personnes dont les noms suivent, sont invitées à se présenter à la chancellerie du consulat général de France à New-York (Greenwich-street No. 67) pour y recevoir des communications qui les intéressent:

MM. Trébuchet, jeune. MM. Morel.  
Le Boucher Duvigny. Jean Ferrand.  
Michel Yvinec. Didier Rouchaz  
Alexandre Cogé. Gillardet.  
Am. Jos. de Morlaine. P. Pénard.  
Jos. V. Descoutures. Fayolle.  
André Linant. W. Mazurie.  
J.-B. Isabelle. John Barclay.

Dans le cas où elles ne pourraient pas se présenter elles-mêmes, elles voudraient bien envoyer leur adresse au consulat général. 3f 51

Une famille qui doit quitter cette ville désire vendre tous les meubles de la maison qu'elle occupe, y compris linge, argenterie, etc. Les meubles sont presque neufs, et dans le dernier goût.

Les personnes qui veulent entrer en marché, peuvent avoir la maison où ils sont placés en bail, si cela peut être de leur convenance. Cette maison ayant trois étages, écurie et remise est située dans un des quartiers les plus agréables de la ville, et convenable à une nombreuse famille.

Les personnes qui désirent des informations plus détaillées, peuvent s'adresser à l'office d'EUGÈNE BERGONZIO, No. 8 Broad-street.

## AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et, pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles; et à 50 cents par gallon, pris par demi-gallons.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, des prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

## SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Sept. 12, Regular class,..... \$10,000, prix du billet, \$5.

## PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne,	Robinson.	1r fév. 1r juin. 1r oct.
3	Havre.....	Keene....	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carroll.	Clark....	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnell.	Hawkins..	1mars 1r juil. 1r nov.
3	Henri IV....	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.....	E. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Sully.....	Macy....	1r avril. 1r août 1r déc.
3	François Ir..	Skiddy...	10 » 10 » 10 »
2	Erie.....	J. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Formosa....	Orne....	1r mai. 1r sept. 1r jan.
3	De Rham....	Depeyster	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Painé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boiségerard et Cie.; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

## AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère:

à New-York, aux docteurs Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves.  
à Philadelphie " R. Laroche, Thos. Harris, Samuel Baker } Professeurs  
à Baltimore " R. W. Hall, V. Potter, etc. } de l'université de Maryland.

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

## J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout positif en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité: étant habillé de contenir les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas: le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44...6m

## A VENDRE chez VALENTIN PELLETIER dans son nouveau magasin, Barclay-street No. 7, proche l'American Hotel. — Reçu par le DeRham:

Saucissons de Lyon, 1re qualité.  
Fonds d'Artichaut pour ragouts,  
Truffes fraîches du Périgord.  
Semouille et fécule de froment et de pommes de terre.  
Moutarde dite américaine de Maille et de Josse.  
Sirop de Vinaigre framboisé.  
Petits Haricots rouges à la Reine, ditto de Soissons.  
Lentilles fraîches de Dourdan.

## EN MAGASIN.

Vins français et étrangers,  
Liqueurs de toutes sortes, de première qualité,  
Comestibles d'Europe  
Fromages de toute espèce, etc., etc.  
Chaque article sera porté gratis dans les maisons. 4fs—49

## FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.  
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 38 cents.  
Long-Primer.... 40 Brevier..... 56  
Bourgeois..... 46 Minion..... 70  
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$1 40  
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

## PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.  
\$15, sans le Journal.  
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.